

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)  
[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[384. Londres, Dimanche 31 mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 384. Londres, Dimanche 31 mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

### Les mots clés

[Affaire d'Orient](#), [Ambassade à Londres](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Gouvernement Adolphe Thiers](#), [Politique](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Progrès](#), [Relation François-Dorothée](#), [Religion](#), [Séjour à Londres \(Dorothée\)](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres**

*Ce document est une réponse à :*

[387. Paris, Jeudi le 28 mai 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[388. Paris, Vendredi 29 mai 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[386. Paris, Mercredi 27 mai 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[389. Paris, Samedi le 30 mai 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

**Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres**

[394. Paris, Mercredi 3 juin 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1840-05-31

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN  
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitLe voilà ce prétendu 388 qui est le 387. Où est-il allé ? Qui l'a arrêté en route ? Je n'en sais rien. Je n'y comprends rien. Enfin le voilà avec le vrai 388, j'ai passé une très mauvaise journée.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),  
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n°  
459/158-159

## Information générales

LangueFrançais

Cote1077-1078, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 5

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

384. Londres, dimanche 31 mai 1840

Une heure et demie

Le voilà ce prétendu 388 qui est le 387. Où est-il allé ? Qui l'a arrêté en route ? Je n'en sais rien. Je n'y comprends rien. Enfin le voilà, avec le vrai 388. J'ai passé une très mauvaise journée. J'avais l'imagination très noire. J'ai promené mon mal partout, chez Lady Kinnout à Holland-House, chez Lady Jersey. Vous m'avez suivie partout, malade, mourante, je ne sais quoi. En rentrant, j'ai monté l'escalier quatre à quatre ; j'ai regardé sur ma table, s'il n'y avait pas une lettre quelque oubli de la poste, quelque voyageur. En ne voyant, rien, j'ai eu un mécompte comme si j'avais attendu quelque chose. Par moments, des moments bien courts, je m'en voulais de tant d'anxiété que les spectateurs, s'il y en avait eu, auraient à coup sûr, appelée tant de faiblesse. Ah, que les spectateurs sont sots ! Pour comprendre le chagrin, il faut sentir l'affection ; et l'affection, le chagrin, tout cela est personnel ; on ne le sent que pour soi-même. On passerait pour fou si on laissait entrevoir la millième partie de ces suppositions, de ces émotions innombrables, ingouvernables, qui obsèdent le cœur.

Il y avait dans la lettre du gros Monsieur, 386 une phrase dont je ne pouvais me délivrer : " Je me sens si malade ? " Je lisais cela partout, dans les yeux de mes voisins, dans les journaux du soir. Je n'y veux plus penser. Non, je ne veux pas vous faire courir la poste comme un courrier, ni vous forcer à traverser un jour de gros temps. Mais voulez-vous bien sérieusement que je ne sois pas trop impatient pour le 15 ? Voyons dites ; voulez-vous ? Convenez que j'ai un bon caractère. Rappelez-vous vos colères, vos reproches quand j'ai tardé d'un jour, quand je n'ai pas été parfaitement sûr. J'ai bien envie, pour me venger, de vous conter toutes les coquetteries que m'a faites hier Lady Kinnoul. Je voudrais bien savoir de quel droit lady Kinnoul me fait des coquetteries. Mais droit ou non, elles étaient bien coquettes.

Lord & lady Hatherton, lord et lady Manvers, lord et lady Cadogan, lord et lady Poltiemore, lord Liverpool, M. Leshington. Voilà le dîner. Personne, le soir à Holland house, Si ce n'est au bout de la bibliothèque, lady Essex, l'actrice Miss Stephens, assise au piano et chantant très agréablement pour Lord Holland et M.

Allen. 3 heures J'ai été interrompu par la visite de Chekib. Effendi. Celui-là est intelligent. Il est pressant. aussi. Il a raison. Son Empire s'en va. Et si on fait naître là une guerre, quelle qu'elle soit il s'en ira encore plus vite. L'immobilité de l'Orient, l'accord général de l'Occident, à ces deux conditions la Porte peut encore durer. Si l'une ou l'autre manquant, si nous nous divisons ici et si on se bat en Asie, c'est le commencement du grand inconnu. Je dis cela beaucoup, et tout le monde est de mon avis, presque tout le monde. Mais les avis sont peu de chose ; c'est la volonté qui fait.

Ce cabinet-ci est dans une situation bien critique pour élever dans ses chambres et dans le monde, une si grande question. Et je doute que sa situation critique soit de celles dont on sort en élevant une grande question. Je ne crois pas qu'il y ait à s'abstenir définitivement, beaucoup de jugement, ni de prévoyance. Et j'attendrais sans beaucoup de crainte la démonstration des événements. Votre conversation avec Thiers est charmante. Je suis quelque fois tenté de croire qu'il est embarrassé et se déchargerait volontiers de son embarras, pour un temps, sur les épaules d'autrui. Nous verrons jusqu'à quel point la fécondité de l'esprit, la dextérité de la conduite et le talent de la parole suffisent au gouvernement ! En attendant, il est absurde de se plaindre qu'il ne s'occupe pas des petites affaires. Je suis sûr qu'il s'en occupe plus qu'on n'a le droit de l'exiger dans sa situation. C'est précisément une de ses qualités de pouvoir penser à la fois à beaucoup de choses, grandes et petites, et porter rapidement de l'une sur l'autre son activité et son savoir faire.

Lundi 1 juin

Je trouve en m'éveillant le Roi de Prusse mort de plus grands que lui sont morts. Je le regrette. C'est toujours beaucoup qu'un Roi honnête et sensé. Je me suis intéressé à lui dans ses temps de malheur. La façon dont ils étaient traités lui, sa femme, son pays, m'indignait. Je n'ai pas à me reprocher d'avoir pris plaisir à à Mexico et à Calcutta comme dans un écho. La place manquera à l'ambition et à la puissance des hommes. Priez Dieu qu'ils ne deviennent pas fous.

2 heures

Je reviens d'un meeting on the slave trade, où le Prince Albert a fait son début in the chair. et je trouve le 389, votre départ pour le 13. Vous ne m'avez jamais donné de si principale nouvelle. J'ai quelques doutes sur un congé à demander à Thiers pour Génie. Sans cela, rien de plus simple que de le faire venir ici pour huit jours en vous accompagnant. Il faut que j'y pense, et que je lui en écrive à lui-même. Cela se pourra peut-être sans inconvénient. Je serais charmé de vous donner ce gardien là. Mais je ne veux pas que Thiers suppose je ne sais quoi. C'est bien intime de faire ainsi passer mon intérêt avant votre agrément. Mais je suis sûr que vous le trouvez bon. Le meeting était très nombreux et intéressant. Le Prince a été fort bien reçu. O'Connell et Sir Robert Peel également bien reçus, également applaudis. Public très impartial, et prenant. plaisir à se séparer de la politique. Grand applaudissement aussi à mon nom et à ma l'arrogance brutale et déréglée que j'ai vu régner. Elle était pleine de grandeur ; mais la grandeur à son tour était pleine de grossièreté et de folie.

Le rappel de Ste Hélène, c'est juste. Les Invalides c'est juste, St Denis aussi serait juste, quoique moins convenable. L'apothéose serait une impiété. Et aussi une demence. La Prusse elle-même m'intéresse. Il y a en Europe trois pays que j'aime après le mien : l'Angleterre, la Hollande et la Prusse. Je suis très protestant par là. C'est la Réforme qui a fait ces trois pays, qui a fait leur caractère, et en bonne partie leur grandeur. Et l'Europe leur doit une bonne partie de la sienne, sans

compter l'avenir. Il n'y en a plus pour la Hollande. Les petits pays sont morts. Deux choses aujourd'hui sont trop grandes pour eux, les idées et les événements. Ni l'esprit, ni l'activité des hommes ne peut plus se contenir dans un étroit espace sur notre terre, le plus grand espace sera bientôt si étroit ! De Londres à New York, douze jours ; bientôt six jours ; on construit en ce moment à Bristol une machine qui double la force de la vapeur. On se promènera autour du monde. Les paroles dites à Paris retentiront. personne, mentionnés assez éloquemment par le sir Lushington. Mais puisque, vous ne devez ignorer aucune de mes vanités, voici mon plaisir de ce matin. Je suis arrivé un peu tard à Exeter hall. Le Prince était déjà in the chair. On se pressait pour entrer. Sur l'escalier, à la porte de la salle dans la salle, la foule était immense. En abordant la foule, j'ai dit the french ambassador, pour m'aider à avancer. Le premier venu à qui je l'avais dit, a dit à ses voisins. Mr Guizot. Tout le monde, a répété mon nom, personne ma qualité, et tout le monde m'a fait place. Un fils de M. Wilberforce, archidiacre dans l'île de Wight, a parlé supérieurement avec beaucoup d'éloquence, naturelle et spirituelle. Sir Robert Peel a bien parlé, éternellement bien. Je vous dis que vous ne connaissiez pas M. de Brünnow. Savez-vous comment il était vendredi dernier, à une heure du matin, dans le vestibule de Buckingham Palace, sortant du concert de la Reine et attendant sa voiture au milieu de la très bonne compagnie qui attendait comme lui ? Une sale casquette de voyage sur la tête pour ne pas s'enrhumer. Je suis un peu choqué que vous m'ayez dit que je lui plairais. Du reste, je crois que vous avez eu raison. Il parle très bien de moi Il me semble que l'approche de notre rencontre me rend bien bavard. Vous ne vous plaindrez pas que cette lettre soit courte. J'en ai bien plus long à vous dire. Adieu. Adieu. Quand vous serez ici, il me semble impossible que nous n'arrangions pas tout vous, moi, Londres, et la campagne. Il y a deux choses avec lesquelles on peut tout. La seconde, c'est de l'esprit. Devinez la première. Adieu. Ma mère vous priera peut-être de m'apporter le portrait d'Henriette, dans une boîte. J'espère qu'il ne vous embarrassera pas trop. Adieu.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 384. Londres, Dimanche 31 mai 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-05-31

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 09/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/389>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 31 mai 1840

HeureUne heure et demie

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 27/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

---